

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for filming. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of filming, are checked below.

L'Institut a microfilmé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de filmage sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers/
Couverture de couleur
- Covers damaged/
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated/
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing/
Le titre de couverture manque
- Coloured maps/
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black)/
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations/
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material/
Relié avec d'autres documents
- Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin/
La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la marge intérieure
- Blank leaves added during restoration may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from filming/
Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été filmées.
- Additional comments:/
Commentaires supplémentaires:

- Coloured pages/
Pages de couleur
 - Pages damaged/
Pages endommagées
 - Pages restored and/or laminated/
Pages restaurées et/ou pelliculées
 - Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées
 - Pages detached/
Pages détachées
 - Showthrough/
Transparence
 - Quality of print varies/
Qualité inégale de l'impression
 - Continuous pagination/
Pagination continue
 - Includes index(es)/
Comprend un (des) index
- Title on header taken from:/
Le titre de l'en-tête provient:
- Title page of issue/
Page de titre de la livraison
 - Caption of issue/
Titre de départ de la livraison
 - Masthead/
Générique (périodiques) de la livraison

This item is filmed at the reduction ratio checked below/
Ce document est filmé au taux de réduction indiqué ci-dessous.

10X	12X	14X	16X	18X	20X	22X	24X	26X	28X	30X	32X
						✓					

AP21
N8
per
c3

NOUVELLES

SOIRÉES CANADIENNES

RECUEIL DE LITTÉRATURE NATIONALE

"Hâtons-nous de raconter les délicieuses
histoires du peuple avant qu'il ne les
ait oubliées."

CHARLES NODIER.

MAI

1er Volume, 9^{ème} et 10^{ème} Livraisons

QUÉBEC

TYPOGRAPHIE DE P. G. DELISLE

1882

NOUVELLES SOIRÉES CANADIENNES

SOMMAIRE

1. A mes enfants (poésie).....PAMPHILE LEMAY
2. Petite chronique.....ERNEST GAGNON
3. Une promenade aux environs de San-Francisco.....A. ACHINTRE
4. Les quatre vents de l'esprit (de Victor Hugo).THOMAS CHAPAIS
5. Le Rebelle (histoire canadienne).....R. DE TROBRIAND
6. Conférence sur la charité.....L'ABBÉ BRUCHÉSI

NOUVELLES SOIRÉES CANADIENNES,

Revue littéraire bi-mensuelle paraissant le 1er et le 15 de chaque mois, par livraisons de 24 pages chacune.

ABONNEMENT - - - \$3.00 par année.

PROPRIÉTAIRES

LOUIS-H. TACHÉ — EDMOND LORTIE

Secrétaire et Administrateur,

LOUIS-H. TACHÉ, QUÉBEC

A MES ENFANTS

Que m'importent le monde et ses vaines promesses ?
Que m'importent les biens, la gloire et les richesses
 Qu'il faut quitter un jour ?
Mon cœur s'est détaché des amitiés profanes ;
J'ai tourné mes regards vers tes cieus diaphanes,
 Jéhova, mon amour !

J'ai cherché, plein d'orgueil, les éloges des hommes :
Comme l'avare ému compte ses folles sommes
 Moi j'ai compté mes vers.
O mes pauvres écrits, ô mes naïves pages,
Vous vous envolerez comme nos doux feuillages
 Au souffle des hivers !

Seules vous planerez au-dessus de l'abîme,
Strophes qui du Seigneur chantez le nom sublime
 Dans vos élans pieux ;
Et je vous trouverai quand, au jour du mystère,
Je fermerai les yeux aux choses de la terre
 Pour les rouvrir aux cieus.

Je ne me mêle plus à la bruyante foule :
Sa gâté me fait mal. Comme un torrent qui coule
 Elle passe en tout lieu.

l'année, septembre; le dixième, octobre; le onzième, novembre; le douzième, décembre. Je sais la raison, ou plutôt l'origine de cette anomalie, et je n'ignore pas que l'année du calendrier julien commençait le premier mars.

Les noms des mois de la première république française étaient à la fois plus rationnels et plus harmonieux. Si ces divisions de l'année républicaine avaient correspondu aux mois du calendrier grégorien en usage chez la plupart des peuples de l'Europe, leurs noms se seraient conservés dans la langue française; mais on eut l'idée absurde de faire commencer l'année le 22 septembre, à l'équinoxe de l'automne, d'après la date néfaste du 22 septembre 1792, et lorsqu'on voulut revenir au calendrier des autres nations, on abandonna, en même temps que les dates conventionnelles, les noms poétiques des douze divisions de l'année :

Vendémiaire, brumaire, frimaire;
 Nivôse, pluviôse, ventôse;
 Germinal, floréal, prairial;
 Messidor, thermidor, fructidor.

Vendémiaire (les vendanges) commençait le 22 septembre et finissait le 21 octobre. *Brumaire* (les brumes) commençait le 22 octobre et finissait le 20 ou le 21 novembre, selon l'année. *Frimaire* (les frimas) commençait le 21 ou le 22 novembre et finissait le 20 ou le 21 décembre. *Nivôse* (la neige) commençait le 21 ou le 22 décembre, et finissait le 19 ou le 20 janvier. *Pluviôse* (les pluies) commençait tantôt le 20 janvier, tantôt le 21, et finissait le 18 ou le 19 février. *Ventôse*

(les vents) commençait le 19 ou le 20 février et se terminait le 20 ou le 21 mars. *Germinal* (germination des plantes) commençait le 21 ou le 22 mars et se terminait le 19 ou le 20 avril. *Floréal* (les fleurs) commençait le 20 ou le 21 avril et finissait le 19 ou le 20 mai. *Prairial* (les prairies) commençait le 20 ou le 21 mai et finissait le 18 ou le 19 juin. *Messidor* (les moissons) commençait le 19 ou le 20 juin et finissait le 18 ou le 19 juillet. *Thermidor* (les bains) commençait le 19 ou le 20 de juillet et finissait le 18 ou le 19 août. *Fructidor* (les fruits) commençait le 19 ou le 20 août, finissait le 16 septembre et était suivi de cinq jours complémentaires.

Je tourne, je crois, à la pédagogie.

Il est très vrai que, nous autres Canadiens, nous parlons souvent plus volontiers du passé de la France que de celui du Canada. Le beau et remarquable livre que vient de publier une religieuse de l'Hôpital-Général, et la quatrième édition de l'Histoire du Canada de Garneau (avec préface de M. Chauveau) actuellement sous presse, vont donner, espérons-le, une nouvelle impulsion aux esprits dans le sens de l'étude de notre histoire nationale.

N'importe, c'est tout de même triste de voir tomber la neige le 23 avril ! Je ne sors pas de là.

Les dictionnaires nous disent que le mot Avril (*aprilis*) vient du latin *aperire*, ouvrir, parce que "la végétation commence à s'ouvrir" à l'époque de l'année qu'il désigne. On n'a pas consulté les Canadiens quand on a inventé ce mot-là !

Nous écrivons *avril*, les Espagnols écrivent *abril*, les Italiens *aprile*, et les Anglais *april*. Il faut se rappeler que, dans le langage populaire, le *b* et le *p* sont souvent confondus avec le *v*.

Les nègres des Etats-Unis, qui disent *riber* pour *river*, ne font pas plus mal que les Français qui disent Vasques pour Basques.

Ce dernier mot me rappelle l'axiome : " parler le français comme un Vasque espagnol," dont on a fait : " parler le français comme une vache espagnole," et dont nous, Canadiens, nous avons fait : " parler l'anglais comme une vache espagnole " !...

On se souvient des graves complications politiques dont la Serbie a été le théâtre, il y a une couple d'années. La presse parisienne, qui eut à rendre compte des événements, hésita un moment et trouva que la question politique se compliquait d'une question de linguistique. Devait-on dire " les Serbes " et " la Serbie " ou " les Serves " et " la Servie " ? Il paraît qu'il faut dire " les *Serbes* " et " la *Servie*." Dans le fort de la crise, un journal comique faisait dire à un valet :

—Madame est *serbie* !...

Ce mot de valet ne valait pas grand'chose. Il me sert, à moi, pour soutenir mon assertion : que le populaire confond souvent le *b* et le *p* avec le *v*, et que *avril*, *abril* et *april* sont, pour les linguistes, des mots absolument identiques.

Le vent gémit toujours ! Je ne sais si quelque

mauvais génie me souffle à l'oreille pour me narguer,
mais il me semble entendre ces vieilles rimes, ce
vieux *rondel* de Charles d'Orléans:

Le temps a laissé son manteau
De vent, de froidure & de pluye,
Et s'est vestu de bourderie,
De soleil luisant cler & beau ;
Il n'y a beste, ne oyseau
Qu'en son jargon ne chante ou crie :
Le temps a laissé son manteau
De vent, de froidure & de pluye.

Rivière, fontaine & ruisseau
Portent, en livrée jolic, *
Gouttes d'argent d'orfaverie,
Chacun s'abille de nouveau :
Le temps a laissé son manteau
De vent, de froidure & de pluye.

Puis ces beaux vers, inédits, d'un poète québec-
quois, me reviennent à la mémoire :

Dans les cieux que son orbe dore,
Le soleil monte radieux ;
Sous ses rayons on voit éclore
Tout un monde mystérieux.
La nature s'éveille et chante
Et s'emplit de tendres soupirs :
Partout la feuille frémissante
S'ouvre aux caresses des zéphirs.

La rose se penche, vermeille,
Tout auprès du lis embaumé,
Et, sur le trèfle blanc, l'abeille
Vient puiser son miel parfumé.
Près de la source qui murmure
Sur son lit de caillous brunis,

On entend, sous chaque ramure,
Le doux gazouillement des nids.

C'est le printemps, c'est la jeunesse,
C'est le réveil de l'univers,
C'est la mystérieuse ivresse
Qui frémit sous les arbres verts.
Et puisqu'ici-bas tout s'enivre :
Les oiseaux, les arbres, les fleurs,
Enfants, vous qui vous sentez vivre,
A la joie entr'ouvrez vos cœurs !

Je devrais peut-être laisser le lecteur sous le charme de ces strophes mélodieuses de M. Napoléon Legendre. Le tableau qu'elles nous font voir se réalisera dans trois ou quatre semaines ; en attendant, jeune lecteur et vous aussi jeune lectrice, ouvrez, pour y faire entrer la joie, votre cœur à deux battants, mais tenez bien calme, aux jours de pluie comme aux jours de soleil, ce pauvre cœur qu'un souvenir, une parole, un regard, la vue d'un paysage, la simple odeur d'un parfum peut troubler profondément. Puis—toujours en attendant—allez dans les bois voir bouillir la sève des érables dans les chaudières immenses.

Nos bois, nos grands bois, même à cette saison de l'année, sont pleins de poésie et de mystère. Les éclats de rire qui partent des *cabanes à sucre* n'en détruisent pas le charme ; les *cassots de tire*, la *trem-pette*, l'appareil des sucreries, tout cela donne un cachet unique à ces fêtes de la forêt canadienne.

Pardonnons donc au printemps véritable de tant tarder à paraître puisque la *moisson* de sucre d'érable n'est qu'à ce prix.

ERNEST GAGNON.

UNE PROMENADE AUX ENVIRONS DE SAN-FRANCISCO



ARMY les promenades fréquentées de San-Francisco, l'une des plus fashionables est la route qui conduit aux *Seal's Rocks* (Rochers des Phoques) ou *Cliff House* (littéralement, Maison de la Falaise). A certains jours, voitures, piétons et cavaliers se pressent sur le chemin.

Comme vogue, le *Cliff House* répond au *Central Park* de New-York, ou à la Cascade du Bois de Boulogne de Paris.

L'endroit prend son nom d'un groupe d'îlots, ou plutôt de récifs qui émergent des flots à quelques encablures du rivage.

Afin d'éviter les nuages de sable que le vent du large enlève aux falaises et transporte en poussière impalpable jusqu'au fond des appartements les mieux fermés de la ville,—phénomène désagréable qui commence, chaque jour, vers les onze heures,—c'est d'ordinaire, le matin, ou dans l'après-midi, qu'on se rend aux *Seal's-Rocks*.

On traverse d'abord la partie ouest de San-Francisco. Entre le double rang de dunes situées aux limites extrêmes de la ville, s'élèvent de chaque côté d'élégantes villas entourées de jardins, plantés d'arbustes et de fleurs exotiques.

Le style architectural de ces résidences n'a rien de classique, mais comme chaque propriétaire a fait construire suivant sa fantaisie, si elles manquent de caractère dans l'ensemble, l'originalité de l'ornementation rachète ce défaut.

La barrière franchie, la route monte par une pente douce jusqu'à la falaise. A mesure que l'on s'élève, les maisons de plaisance s'espacent de plus en plus et couronnent pittoresquement les hauteurs, sur quelques-unes desquelles s'étendent les principaux cimetières de la ville : *Lone Mountain*, *Laurel Hill*, *Old Fellow*.

Les monuments funèbres dont on aperçoit les obélisques, les chapiteaux et les croix à travers le feuillage des sycomores et des cyprès ; la piste du champ des courses qui déroule son ruban sur la droite ; les ondulations de ces éminences entre lesquelles l'œil découvre des fermes et des troupeaux ; l'échiquier des rues de San Francisco en arrière ; devant, sur le Pacifique invisible dont on respire les émanations salines, tout cet ensemble et ces contrastes contemplés par une belle matinée d'Août, forment un paysage à la fois charmant et singulier.

Notre fringant attelage, deux jeunes chevaux cana-

diens, gris-pommelé, auxquels M. Wallace Armstrong, bien connu dans le sport californien, avait fait franchir à petites journées l'énorme distance qui sépare le Canada de la Californie, d vora la route.

Vingt-cinq minutes après notre départ, arrêts compris, nous arrivions au *Cliff House*, à six milles de San-Francisco. Le *Cliff House*, n'a pour lui que sa situation exceptionnelle, car ses corps de logis, moitié briques et bois, sont lourds, disgracieux et sans physionomie. L'hôtel s'élève sur la plus haute des falaises qui bordent le rivage et domine l'océan.

C'est tout à la fois un point d'excursion, un restaurant et une station balnéaire. Du haut de la galerie couverte de l'hôtel, on jouit d'un coup d'œil splendide sur le Pacifique.

Devant soi, sous le ciel gris et couvert des mati es de la saison d'été, les eaux verdâtres du Pacifique ; ses lames hautes et creuses s'élèvent, s'enflent et s'affaissent en cadence, puis se déroulent sur la place laissant sur le sable un mince cordon d'écume. Au large, gagnant la haute mer, ou cherchant la passe du port, des navires, aux voiles diversement éclairées, qui louvoient.   les voir inclinés sur le flot, courir ainsi leurs bordées, on les prendrait pour de gigantesques alcyons. Parfois un steamer, traçant dans l'air un sillon noirâtre, passe rapide et n'est bientôt plus qu'un point à l'horizon. Vers la gauche, au loin, une tache brune qui blanchit par moments indique les fles Farallones ; à l'orient, le promontoire escarpé de la péninsule de Saint-Marin, un des

battants de la fameuse Porte Dorée. A deux cents mètres de l'hôtel, les *Seal's Rocks*, de formes coniques, arides et nus, contre lesquels la mer se brise avec fracas, couvrant d'écume et d'eau les morses qui digèrent assoupis ou s'ébattent lourdement.

Curieux et unique pour l'étranger que le spectacle de ces lions de mer, propriétaires révéérés de ces récifs !

Déclarés inviolables par une loi de l'Etat de Californie, ces amphibiens, à l'abri de cette protection, vivent et se multiplient en liberté. Rome avait ses oies ; Vénise a ses pigeons ; Amsterdam ses cigognes ; Berne ses ours,—San-Francisco a son troupeau de morses.

Le nombre de ces mammifères est considérable, et le bruit qu'ils font assourdissant. Leur cri Yoi-Hoi ! Yoi-Hoi ! diffère de tous ceux connus, et tient du glapissement du renard et de l'aboïement du chien.

Leur troupe devient quelquefois si nombreuse qu'elle couvre la surface entière des rochers. Dans ces occasions, c'est une masse de chair tellement compacte et agglutinée qu'elle présente l'apparence d'une pieuvre à mille têtes. Tout-à-coup, le bloc s'ébranle, les uns se soulevant avec effort sur leurs membres antérieurs se laissent glisser par dessus les corps de leurs camarades et roulent dans la mer ; d'autres s'élançant d'un bond et plongent sous la vague, tandis que de nouveaux venus, élevant hors

de l'eau leur muffle ruisselant, se hissent avec mille contorsions sur les aspérités du roc.

C'est alors un vacarme, un mouvement, un va-et-vient continuel. Quelques-unes de ces outres d'huile et de graisse, atteignent des proportions énormes ; et ceux d'un poids de 3000 ou 4000 livres ne sont pas rares.

Le Nestor de la bande, vieux grognard à moustaches grises, qui semble exercer une certaine autorité parmi les siens, a été baptisé du nom de "Général Grant."

Des nuées d'oiseaux de mer, mouettes, hirondelles, etc., rasant le flot ou planant dans les hauteurs, voltigent constamment autour de ces gras insulaires, avec lesquels ils vivent en parfaite intelligence.

Rien d'étrange comme ce spectacle qui a pour scène un écueil, des amphibiens comme acteurs et pour décors deux immensités : le ciel et l'océan.

Nous regagnâmes la ville par un chemin différent de celui que nous avons suivi.

Cette dernière route côtoie le rivage pendant environ deux milles.

Le sable détrempe de la plage que la marée abandonnait en ce moment, étouffait si bien le bruit des roues et du pas des chevaux, qu'avec les vagues, dont quelques-unes rejaillissaient parfois sur l'équi-

page, la brise du large qui fouettait nos visages, l'air salin que nous respirions, on aurait pu se croire, la mythologie aidant, dans la conque de quelque triton.

De ci de là, le long de la grève, d'énormes ancrés et des bouts de chaînes, rouges de rouille ; à demi enterrées dans le sable, des carcasses de navires, couvertes de varechs et dépecées par le ressac, attestent les colères du Pacifique et les courants dangereux de cette partie de la côte.

En quittant la mer, la route s'engage entre des rangs de falaises, pour remonter, par des pentes successives, vers San-Francisco. L'on arrive à la ville, après avoir dépassé des collines réputées pour l'excellence de leurs pâturages, mais où, lorsque nous les vîmes, quelques bestiaux, en compagnie d'une douzaine de chèvres, paissaient une herbe rare et desséchée.

Au centre du Faubourg par lequel nous entrâmes dans la ville, enfouie sous des massifs de saules aux feuilles argentées, se cache le plus ancien édifice religieux de l'Etat de la Californie : l'église de la Mission Dolores.

Fondée en 1675, par des prêtres espagnols voués à la conversion des indigènes, la Mission jouit pendant une soixantaine d'années d'une grande prospérité, jusqu'au jour où le gouvernement mexicain, sans cesse à court d'argent, confisqua la propriété des bons Frères. A cette époque, la mission possédait

76,000 têtes de bétail ; 1920 chevaux ; 820 mules ; 79,000 moutons ; 2,000 porcs et 456 paires de bœufs. Elle récoltait 180,000 boisseaux de blé et d'orge, et percevait en outre un revenu en argent de \$75,000.

Des richesses d'autrefois, la Mission n'a conservé que son église, délicieux bijou d'architecture Renaissance. Le toit et les murs du sanctuaire disparaissent sous les plantes grimpantes : les liserons, la chèvre œuille, le lierre, courent en festons, suivent les courbes des ogives, enlacent les colonnettes, et emprisonnent, comme en un étui de verdure, cette relique du passé. On dirait un camée précieux renfermé dans un écrin de velours vert.

Il nous fut impossible de pénétrer dans l'intérieur de l'église. En vain frappâmes-nous aux portes, interrogeâmes-nous toutes les issues, le presbytère était désert et le gardien était absent.

Comme nous remontions en voiture, une troupe d'enfants s'échappa de la maison d'école attenante à la Mission. Dédiée à Saint Joseph, cette école a été fondée par le prédécesseur de l'Evêque actuel de San-Francisco. Spacieuse construction moderne, tout entourée d'arbres et de pelouses, desservie par des frères de la Doctrine Chrétienne, c'est un des plus beaux établissements d'éducation de la métropole de la Californie.

L'heure du *Lunch* sonnait lorsque nous rentrâmes à l'hôtel.

Sur les tables, garnies de viandes froides, autour de potiches pleines de fleurs, s'étagaient des pyramides de fruits d'une grosseur phénoménale, et tels qu'on n'en voit qu'ici.

L'Hon. M. Langevin et moi nous assurâmes, par des expériences répétées, de la saveur de ces fruits énormes ; puis cet hommage rendu aux produits de la terre de Californie, les promeneurs du matin se séparèrent pour s'en aller courir la ville.

A. ACHINTRE.



LES QUATRE VENTS DE L'ESPRIT

PAR VICTOR HUGO—ÉTUDE CRITIQUE

(Suite)



PRÈS la satire, le drame ; après Juvénal, Eschyle. Victor Hugo a toujours ambitionné la gloire du théâtre. Au début de sa carrière, lorsqu'il arbora courageusement en face de la vieille école classique, l'étendard du romantisme, c'est sur la scène qu'il voulut frapper ses plus grands coups. Il révéla sa pensée dans la préface de *Cromwell*, et l'esprit de système le poussa durant plusieurs années dans cette voie où il rencontra tant d'obstacles et éprouva tant d'échecs. Le caractère de son talent convenait-il bien au drame ? Nous reconnaissons qu'il y a dans certaines de ses pièces des beautés de premier ordre. Par exemple la scène des portraits, et le quatrième acte dans *Hernani*, l'apparition du marquis de St Valier au milieu de la cour de François Ier, dans *le Roi s'amuse*, sont des passages admirables. Mais des tirades éloquentes et des épisodes heureux ne suffisent pas pour faire vivre un drame. Il faut l'agencement, la conduite de l'intrigue, le développement des caractères,

l'observation des convenances théâtrales, le respect de la vraisemblance afin que l'illusion soit possible, enfin la vivacité et le naturel dans le dialogue. Or Victor Hugo est bien loin de posséder toutes ces qualités. Il s'occupe rarement de la vraisemblance, se moque des convenances, outre les caractères, néglige le plus souvent l'intrigue et se lance à perte d'haleine dans la déclamation et ce que nous appellerons la dissertation dramatique.

Gustave Planché a dit de lui que la forme lyrique était devenue tellement inhérente à sa pensée, que ses drames même étaient des odes. " Cette observation, remarque M. Alfred Nettement, ne manquerait pas de justesse si on la ramenait à une expression plus exacte, en disant que les drames de Victor Hugo s'arrêtent à chaque instant, pour laisser aux personnages le loisir de réciter des odes..... Cette tendance se manifeste par les monologues qui suspendent l'action pour donner aux principaux personnages le temps d'exprimer leurs sentiments et leurs idées, ou, mieux encore, pour laisser la parole au poète, qui se livre à ses inspirations, sans s'inquiéter de savoir si elles sont bien placées dans la bouche des personnages auxquels il se substitue, et dans les situations dramatiques à travers lesquelles il se jette." C'est là un bien grave défaut, et qui indique peut-être que M. Victor Hugo n'était pas fait pour le théâtre. Lui-même semble avoir été forcé de l'admettre, car, depuis la chute éclatante des *Burgraves* en 1843, il n'a plus travaillé pour la scène. Si notre mémoire ne nous trompe pas, *Hernani* est la seule de ses pièces qui soit restée au répertoire. C'est aussi la meilleure qu'il ait écrite.

Ceci étant dit, examinons un peu les fragments dramatiques que contiennent les *Quatre Vents de l'Esprit*. Ils ne détruisent nullement l'opinion que nous venons d'émettre. Ce livre intitulé : *Les trouvailles de Gallus*, est divisé en deux parties : *Margarita*, comédie, *Esca*, drame. Le poète aurait pu leur donner pour épigraphe commune : *Gallus escam quærens Margaritam reperit*. Le duc Gallus, déjà grisonnant, est un sceptique et un blasé. Intelligent et audacieux, il a usurpé le sceptre d'une petite principauté allemande, au détriment de son neveu George, qu'il a éloigné de la cour et fait élever au milieu de paysans, dans l'ignorance la plus absolue de ses droits. Son altesse, fatiguée des plaisirs faciles et des succès de boudoir, aspire à la conquête de quelque beauté naïve et rustique, qui ne connaisse aucun des vices de la civilisation, et chez qui elle aura le honteux honneur de les faire naître. En un mot, c'est une éducation pour le mal dont elle ambitionne la distraction.

La scène se passe en pleine forêt. Le duc et son confident, Gunich, sont entrés dans un burg délabré, en ce moment sans gardien. C'est ici la demeure de la fleur sauvage qu'ils viennent chercher. Mais en ce moment la jeune fille est absente du logis, et le père est à labourer son champ. Gallus expose alors à son confident son ennui du pouvoir et ses goûts dépravés. Suivant son habitude, l'auteur met dans la bouche du personnage un interminable discours. Encore si les vers étaient beaux, comme dans le célèbre monologue de Charles-Quint ! Mais ils sont déplorable. Qu'on en juge :

“ Sais-tu ce que je suis ? Un pauvre *homme de joie*.
 Plutôt bon que mauvais ; *fort canaille* ; occupé,
 Mais oisif ; *fort penaud*. *Comme on est attrapé !*
 L’ambitieux pensif, usurpateur en herbe,
 Dit en *préméditant le trône* :—C’est superbe !

.....
 C’est bon, j’ai pris la place, et je règne. A quel prix !
 Quel néant ! Un respect qui ressemble au mépris ;
 Voir le fiel dans les cœurs et le *miel sur les langues* ;
Une dorure, pas solide ; des harangues ;
 Des valets ; point d’amis ; de faux éphestions ;
 Des malédictions, des *indigestions* ;
 Des te deums chantés par des *prêtres athés* ;

.....
 Ah ! de la *chose sceptre* et de la *chose trône*

J’en suis revenu, va.....

Sais-tu ce qui serait mon goût ? Vivre à Paris.

.....Oui, c’est là qu’il faudrait que je vinse

Pour être un chenapan sans cesser d’être prince.

Un *chenapan*, vois-tu, c’est un *sage gouaillieur*

Que Paris seul produit, qui rit,

.....Est féroce au plaisir, vit, s’attable,

Chante, danse, extermine, *affreux gueux* et *bon diable*.

..... Roi je baïlle.

Ah ! n’être qu’un bourgeois, quel bonheur ! on *ripaille*,

On s’amuse, on se *vautre*, amis, *du vin*, *du rhum*,

Du gin ! et pas d’altesse, et pas de décorum.”

Voilà l’idéal de Gallus traduit par le poète en style d’estaminet. Tout à coup, Gunich jetant un coup d’œil au dehors, aperçoit la jeune fille qui se dirige vers le burg. Mais elle n’est pas seule ; un jeune homme l’accompagne, et tous deux semblent en

train de chanter cet éternel duo de l'amour et de la jeunesse que savent par cœur tous ceux qui ont eu vingt ans. Le duc regarde à son tour, et reconnaît en ce jeune homme son neveu George. Désagrément cruel ! Il s'en prend à Gunich.

“ Quoi ! l'on m'indique en ce donjon sinistre
Une belle ! j'accours, et tu ne veux pas, *cuistre*,
Dadais, triple crétin, qu'en ce pays de loups
J'enrage, et que je sois furieux et jaloux !
Je trouve mon neveu qui courtise la dame ! ”

Cependant les amoureux paraissent sur le seuil du burg ; Gallus et Gunich se dissimulent dans le recoin d'une tourelle et écoutent ce que disent les jeunes gens. George se plaint d'être roturier tandis que Nella, c'est le nom de son amie, est fille du baron d'Holburg, jadis riche et puissant, maintenant pauvre, et exilé dans ce burg en ruines par ordre de son souverain.

“ Pourquoi suis-je un homme sans nom ? ” s'écrie le neveu de Gallus. Nella lui dit d'espérer et George s'éloigne en promettant de revenir avant la fin du jour. Alors Gallus ordonne à Gunich de sortir et reste seul avec la jeune fille, qu'il aborde sous un prétexte banal. La conversation s'engage. Cette scène est belle, quoiqu'il s'y trouve bien des taches. On voit aux prises la fière candeur de Nella avec la rouerie du prince corrompu. Celui-ci lui demande ce qu'elle fait dans ce burg désert. Elle lui répond qu'elle travaille, qu'elle prie, qu'elle espère. Malgré lui le duc se sent touché par cette humble

vertu et cette noble simplicité. Toutefois s'acharnant à son dessein, il s'apitoie sur le triste sort d'une personne aussi charmante, et fait à la jeune fille une description pompeuse des plaisirs qu'on peut goûter dans les palais et dans les cours.

“ Que diriez-vous, madame,” lui demande-t-il :

“ D'un prince qui voudrait vous apporter son âme, Son rang, ses millions, son nom grand et vainqueur ? ”

Le nom est quelquefois le contraire du cœur, réplique Nella ; et comme Gallus devient plus hardi, elle lui montre la porte.

En ce moment George entre dans le burg, et avant que Nella ait eu le temps de lui donner aucune explication, le baron d'Holburg paraît à son tour. “ Un étranger ! ” s'écrie-t-il, en désignant le duc. Mais celui-ci, prenant la parole :

“ C'est vous le père ? Eh bien, je dois vous avertir
Que ces deux jeunes gens s'aiment

.....
Je viens d'être témoin d'un de leurs rendez-vous.”

D'Holburg s'indigne : George, furieux, provoque l'étranger et lui demande son nom. “ Je suis Gallus,” répond celui-ci.

“ Je suis Gallus, landgrave de Souabe,
Le frère du feu duc régnant George premier.
L'aigle à deux têtes prend son vol sur mon cimier !
L'Allemagne n'a pas de famille plus grande.

Et, monsieur le baron d'Holburg, je vous demande
En mariage ici votre fille Nella.
Pour mon neveu le duc George deux que voilà.”

Ce dénouement ne manque pas de grandeur ni d'originalité. Mais que d'efforts pénibles avant d'y arriver, que d'ennuyeuses tirades, que d'idées saugrenues, et que de vers rocailleux. D'ailleurs nous n'avons là qu'un fragment, et il est impossible de dire ce qu'aurait été la pièce construite d'après cette donnée.

Quant à la seconde partie, *Esca*, nous renonçons à l'analyser. Le poète se place sur un terrain où nous ne voulons pas le suivre. D'ailleurs l'intérêt y est nul, et la vraisemblance foulée aux pieds. Quant au style il appartient à la pire manière de Victor Hugo. On rencontre des vers comme ceux-ci :

“N'être pas trop pauvre ! Ah ! c'est beau, la ri-
[chesse !
La vraie ! En plein. Oui, tout ! Pas l'épaisse façon
D'être riche à peu près qu'a ce pauvre garçon.”

Quelle harmonie ! Et cette définition du rêve que le poète met dans la bouche de Gallus :

“ *Fantastique grenier d'un palais incertain,*
Le rêve est le cinquième étage du destin.
Et la réalité, c'est le rez-de-chaussée.
Restons en bas. Je suis un prince ; ma pensée,
C'est de jouir ; je vais, tâchant de peu vieillir.
Suis-je un songe-creux ? Non. Mais je voudrais cueillir

*Le divin rameau d'or où l'oiseau bleu se perche.
L'homme ayant égaré le bonheur, je le cherche."*

Voilà ce que nos pères appelaient du galimatias.
Il faut être furieusement hugolâtre pour admirer ces
pauvretés.

THOMAS CHAPAIS.

(à continuer)



LE REBELLE

HISTOIRE CANADIENNE

(*Suite*)

Le trajet de la voiture à travers le village fut navrant. Dix-huit maisons ou granges étaient réduites en cendres, et n'offraient qu'un amas de ruines. Les habitations respectées par le feu portaient toutes les traces du plus incomplet désordre, sinon du pillage le plus honteux. La majeure partie était abandonnée de leurs habitants enfuis pour échapper aux violences qu'ils redoutaient. La voiture passa devant l'église, et ce fut avec une douleur profonde que le vieil Irlandais entrevit la maison de Dieu livrée aux profanations des soldats qui s'en étaient fait un corps-de-garde pour insulter au culte catholique.

A moitié chemin, les émigrants traversèrent un taillis de peu d'étendue. Tous trois étaient plongés dans un silencieux abattement, et l'on n'entendait que le bruit monotone des roues se plongeant dans les ornières du chemin. Tout-à-coup Alice poussa un faible cri en se penchant violemment vers la portière. Le père affligé n'eut que le temps de voir passer une ombre ; une voix qu'il reconnut soudain, jetait ces mots à sa fille :

—Encore et toujours !

—Là haut, sans doute ! répondit-elle en montrant le ciel.

Puis elle se rassit plus calme, et fermant les yeux, se plongea dans une morne rêverie, jusqu'à ce que vint la prendre un sommeil que réclamaient impérieusement les épuisements de cette frêle nature, sommeil pénible et agité encore par le contre-coup des douleurs morales.

A Montréal, au pied de la colonne élevée à la mémoire de Nelson, la voiture fut arrêtée par un rassemblement hideux d'hommes de la lie du peuple. Le cocher, en voulant continuer sa route, s'attirait déjà des menaces et des vociférations qui ne respectaient même pas les deux femmes renfermées dans la voiture, lorsque l'attention générale fut heureusement détournée par un accident inattendu. Un flot pressé de la plus basse canaille poursuivait de ses hurlements de mort quelques malheureux prisonniers patriotes enchaînés, accablés de fatigue, et couverts de vêtements en lambeaux.

Auprès de la voiture de Mac'Daniel, la foule devint si compacte que le triste cortège fut contraint de s'arrêter, et un instant on put craindre que l'escorte ne fût impuissante à protéger les prisonniers désignés à la haine de la populace stipendiée.

Plusieurs hommes, qu'à leur mine on reconnaissait comme appartenant à la classe aisée, l'excitaient incessamment. C'étaient des loyaux fougueux de Mont-

réal, et parmi eux, Alice reconnut avec dégoût le conseiller Barterèze. Elle le désigna par un geste à son père, sans y ajouter aucun commentaire. En ce moment, le misérable traversait l'escorte et se rapprochait d'un des prisonniers.

—Nous sommes tous deux exacts au rendez-vous, lui dit-il avec un accent d'ironie infernale.

Il y avait juste huit jours qu'ils s'étaient quittés à St-Charles, dans la nuit où le conseiller avait signé un papier qu'il lui montra en ce moment.

—Voici, lui dit-il, la signature que tu m'as extorquée. Qui de nous est le plus habile ?

—Lequel est l'honnête homme ? répondit Durand avec indignation.

—Allez ! monsieur, une mort sans honte vaut mieux qu'une vie souillée par de telles ignominies.

Il ajouta encore, mais très-bas : pauvre sœur !— Puis il se renferma dans un fier silence, promenant sur la foule hurlante un regard plein de calme et de force.

Le convoi reprit sa marche lente vers la prison neuve.

IX

L'insurrection canadienne était étouffée ; les mesures réactionnaires eurent leurs cours, ciment dangereux dont les oppresseurs se servent pour consolider leurs œuvres et qui cependant en précipite sou-

vent la ruine. Les paroisses rebelles durent encore courber le front sous un joug que leur tentative avait rendu plus pesant, mais non plus solidement établi comme le prouva l'insurrection de l'année suivante.

L'hiver s'écoula dans une tranquillité trompeuse, et sans que rien entravât la marche des vengeances du pouvoir.

En 1838, à cette époque de l'année où les bourgeois reverdis annoncent le réveil de la nature, dans ces contrées ensevelies pendant quatre ou cinq mois sous un linceul de glace et de neige, un jeune homme entra à Montréal par le faubourg Québec. Il marchait à pas hâtés et le front courbé sous le poids d'une préoccupation facile à remarquer. Par instants, comme si une pensée soudaine le rappelait au sentiment de la réalité, il jetait autour de lui un regard rapide et soupçonneux, puis continuait sa route en rabaisant sur son front le capot gris qui ne laissait guère apercevoir que ses yeux amaigris et creusés par la fatigue. Son costume, du reste, ne donnait lieu à aucune remarque ; le temps était mauvais, et la pluie chassée par le vent tombait en gouttes pressées et obliques, ce qui rendait général l'usage du capot. Cependant, en avançant davantage dans la grande rue du faubourg, l'étranger remarqua que le nombre des passants augmentait de plus en plus, et bientôt même il se vit entouré de groupes animés, marchant dans le même sens que lui. Cette affluence d'autant plus extraordinaire que l'état de l'atmosphère était pire, excita vivement sa curiosité, et pour en comprendre le motif ou le but, il se prit à écouter

la conversation des hommes les plus rapprochés, en réglant son pas sur le leur.

—Que Dieu les bénisse ! disait l'un d'eux. Ils ont fait leur devoir, et si tous avaient agi comme eux, ils n'en seraient pas là aujourd'hui.

—Quelle honte pour le pays ! reprenait un autre.

—Ils mourront sans peur comme ils ont combattu, ajoutait un troisième. Mais le sang des martyrs est fécond, et un jour ils seront vengés.

—Encore s'il eût été possible de les délivrer par un coup de main. Mais non ! les bourreaux ont bien pris leurs mesures, et rien ne peut plus les sauver.

—Avez-vous assisté au procès, voisin ? Pas un d'eux n'a faibli un moment devant les juges. Rien n'a pu ébranler leur courage, ni la certitude d'une condamnation, ni les tortures de leurs cachots.

—Quelles monstruosité ont été mises au jour ! On eût eu plus d'humanité pour des assassins et des parricides. Ah ! Sir John Colborne s'entend au métier de geôlier !

—Il fait les choses en grand. N'a-t-il pas entassé dans les prisons, sans autre motif, tous ceux dont les opinions étaient dénoncées par quelques vils délateurs, misérables intéressés, par vengeance ou spéculation, à les faire incarcérer. Et cela au mépris de toute légalité.

—Légalité! s'écria quelqu'un. Il s'agit bien de cela! Tout le monde sait que l'insurrection elle-même n'a été déterminée que par des *warrants* pour haute trahison, lancés après l'assemblée de St-Charles sans qu'aucun *over act* eût été commis. Les patriotes ont-ils fait autre chose que s'opposer à la mise à exécution de ces *warrants*? Et n'était-ce pas leur devoir de repousser ces monstrueuses illégalités? Que le sang versé retombe donc sur la tête de ceux qui l'ont fait répandre.

—Toute chose aura son temps, et ceux qui échapperont au tribunal des hommes auront un jour de terribles comptes à rendre au tribunal de Dieu!

—Vous avez raison, monsieur; car il n'est pas de meurtre si bien caché, pas de tortures si bien ensevelies entre les murs d'un cabanon que Dieu ne voit.

—Pauvres martyrs! Exposés sans pitié au froid, aux privations de toute espèce, même de nourriture suffisante, aux infections, à la malpropreté, aux maladies.....

—Et la mort au bout de tout cela!

—La mort, si l'on peut les convaincre d'un acte de rébellion. Sinon une longue captivité sans cause, et puis une liberté tardive, quand la prison a amené la ruine de leur fortune et le délabrement de leur santé.

—Et c'est ainsi que les Anglais se vengent sur ceux qu'ils tiennent en leur pouvoi., de l'évasion des

autres qui ont trouvé un refuge sur les terres libres de l'Union Américaine.

—Un jour, sans doute, le peuple qui protège les proscrits, marchera au secours des opprimés.

—Ce jour là sera celui de la liberté!

Ils étaient arrivés, en causant ainsi, non loin de la prison neuve, dont un rassemblement tumultueux encomrait entièrement les abords. Ils s'arrêtèrent, et le jeune homme qui les suivait, levant les yeux, n'eut plus aucun doute sur le hideux spectacle qui attirait la foule. Les apprêts funèbres des exécutions capitales étaient dressés au-dessus de la porte d'entrée et du mur d'enceinte de la prison.

Il comptait les gibets, quand une voix dit près de lui :

—Voyez cet homme ! c'est lui qui dans un journal de Montréal a demandé avec tant de passion la mort des prisonniers patriotes, lui qui a osé écrire " qu'il n'était pas besoin de les engraisser tout l'hiver pour l'échafaud ! "

L'inconnu leva les yeux et aperçut un homme qui s'agitait dans la foule parmi quelques misérables dont il semblait exciter la haine contre les condamnés. C'était le conseiller Barteréze.

—Il doit être satisfait, dit quelqu'un, car celui contre lequel il montrait l'animosité la plus sangui-naire va mourir.

—Qui va mourir ? demanda brusquement le jeune homme au capot.

—Ne le savez-vous pas? répondit le Canadien étonné. Ce sont des patriotes.

—Et leurs noms? leurs noms?

—Je ne sais, répondit prudemment l'homme interpellé, dans la crainte de parler à quelque parent ou quelqu'ami des victimes. Tout ce que je puis vous dire, c'est que parmi eux est un Français nommé Durand.

—Durand!

Cette exclamation fit retourner la tête à quelques assistants. L'un d'eux laissa échapper un geste de surprise, et se plaçant devant l'étranger comme pour le dérober aux regards:

—Vous ici, et à pareil moment? dit-il à voix extrêmement basse.

—Je ne sais ce que vous voulez dire, lui fut-il répondu.

—Je vous connais mieux que vous ne me connaissez, reprit le Canadien du même ton. Au nom du pays et de vos amis, retirez-vous.

—Non! répondit le jeune-homme; j'ai déjà vu la mort de plus près.

—Mais pas de la main du bourreau, reprit l'inconnu. Partons, croyez-moi.

A ce mot, le proscrit se sentit froid au cœur; mais il demeura immobile, et pour toute réponse montra

froidement sous son capot la forme d'une crosse de pistolet. Le patriote comprit toute l'énergique signification de ce geste du gentilhomme.

La rumeur qui s'éleva en ce moment fit frissonner les spectateurs du meurtre juridique. Les condamnés apparaissaient au pied des instruments de mort. Leur contenance était calme et ferme; ils promènèrent un regard de mépris sur quelques groupes d'où partaient des hurlements de haine promptement éteints dans le silence général. Au premier coup-d'œil, on reconnut le Français qui cachait son nom véritable sous celui de Durand. Tourné vers la multitude, il lui adressa d'une voix ferme quelques mots qui ne parvinrent cependant pas jusqu'au groupe éloigné dont nous avons suivi la marche. Quand le bourreau lui passa le nœud fatal autour du cou, il poussa par trois fois un cri de liberté,—et se tut pour toujours !.....

C'est ainsi qu'ils moururent tous, sans crainte ni remords, en hommes de foi, comme les martyrs de toutes les nobles causes.

Le Canadien qui avait reconnu le jeune proscrit se retourna aussitôt pour l'entraîner loin de la scène lugubre qu'ils avaient sous les yeux; mais il avait disparu dans la foule.

—Qu'est devenu ce jeune homme ? demanda-t-il à ses voisins.

Aucun d'eux ne le savait.

—Qui est-il ? lui dit-on.

Il se pencha à l'oreille de l'un de ceux qui l'entouraient, et nomma Laurent de Hautegarde.

—C'est lui ? s'écria ce dernier. Je sais donc où il est allé ! que ne l'avez-vous empêché de continuer sa route ?

—Et pourquoi ?

—C'est que, reprit le Canadien en baissant la voix, il est venu pour voir Alice Mac Daniel, et elle est morte cette nuit !

—Courons, dit l'autre vivement ; nous le rejoindrons peut-être à temps.

Il se trompait. Arrivés devant la maison mortuaire sans l'avoir aperçue, et redoutant quelque acte insensé de la part du jeune homme, ils demeurèrent près de la porte, se promenant aux environs sans la perdre de vue. Ce fut encore en vain ; ils ne revirent plus le jeune chef des rebelles.

Cependant, le lendemain, un bruit étrange, mystérieux, se répandit dans le public de Montréal. On parlait vaguement de cercueil décloué, d'adieu déchirant, et d'une veillée de mort signalée par les actes extravagants d'un désespoir sans bornes. Les noms d'Alice et de Laurent étaient prononcés en secret, et chacun signalait quelque détail de l'histoire mélancolique de leurs amours. La pauvre enfant ne s'était jamais relevée du coup terrible que lui porta la mort de son frère, barrière insurmonta-

ble et éternelle, entre elle et celui qu'elle aimait. Comme toutes les femmes atteintes mortellement au cœur, elle avait languï pendant quelques mois, étudiant avec joie les progrès de la maladie qui marchait à pas de géant. Car la mort, c'était la délivrance ! Avant cette heure suprême, elle appelait Laurent ; elle eût voulu lui laisser comme un adieu les dernières bénédictions de son amour inaliénable ; mais la mort n'attend pas ; Alice s'endormit en l'appelant. Laurent vint pourtant, mais trop tard, et pour ensevelir dans un cercueil son dernier espoir, ses désolants souvenirs.

Personne ne sut jamais qui était véritablement le Français dont nous avons vu la fin déplorable, excepté Barterèze, son plus cruel ennemi ; mais des rapports antérieurs entr'eux, dont les mystères semblaient cacher un crime, faisaient au conseiller coupable une loi du plus inviolable silence sur ce sujet.

Un fait qui semblait s'y rattacher donna lieu à bien des conjectures. On apprit quelques jours après l'exécution des patriotes qu'une jeune fille étrangère allait prendre le voile au couvent des Ursulines de Montréal. On la disait arrivée de France depuis plusieurs mois, et retirée dès lors près de la supérieure à qui elle avait apporté des lettres renfermant sans doute le secret de sa destinée. Un étranger qu'on n'avait pas revu depuis le combat de Saint-Charles la visitait seul antérieurement à cette époque. Ces détails aussi bien que le soin de la jeune religieuse à cacher son nom éveillèrent un instant la curiosité ; mais la supérieure demeura impénétrable. Tout porte

donc à croire que ce secret douloureux s'éteindra sans écho dans le silence du cloître, tombeau prématuré où vont s'ensevelir vivants encore tant de cœurs brisés, tant d'illusions déçues, tant d'espérances éteintes pour jamais !

R. DE TROBRIAND.



CONFERENCE SUR LA CHARITE

“ Une fleur prouve un Dieu créateur
une sœur de charité prouve un Dieu
sauveur : la démonstration logique est
presque la même.”

(AUG. COCHIN.)

(Suite)

Que disait Horace ? Que la pauvreté était un grand opprobre : “ *Magnum pauperies opprobrium.*” Loin, bien loin d’ici, s’écriait-il, l’immonde pauvreté ! Epicète en comparait l’infortunée victime à un puits vide et infect où l’œil plonge avec dégoût.

Le *doux* Virgile lui décernait l’épithète de honteuse : “ *turpis egestas* ”; ⁽¹⁾ et lorsqu’il peignait, dans ses *Géorgiques*, le bonheur du sage, il écrivait qu’il n’avait jamais éprouvé ni envie pour le riche, ni pitié pour le pauvre :

.....Nec ille
Indoluit miserans inopinem, aut invidit habenti ! ⁽²⁾

Encore, si l’on s’était contenté d’écrire ces choses !
Mais que ne voit-on pas dans la pratique de la vie !

(1) *Æn.* I. VI.

(2) II, v. 499.

Les indigents étaient véritablement méprisés et foulés aux pieds. Que dis-je ? La loi draconienne, conservée par Solon, infligeait la mort à l'homme sans asile ; et en Égypte, la même peine attendait celui qui osait demander à son semblable un morceau de pain. ⁽¹⁾

Comment exprimer la barbarie dont les enfants étaient l'objet ?

Après deux siècles de christianisme, Tertullien ne craignait pas de flétrir par ce discours les persécuteurs de sa foi : " Combien je vois ici de gens altérés de notre sang ! Combien même de vos magistrats, les plus intègres pour vous, les plus rigoureux contre nous, je pourrais confondre par des reproches trop fondés, d'avoir eux-mêmes ôté la vie à leurs enfants, aussitôt après leur naissance ! Vous ajoutez encore à la cruauté par le genre de mort. Vous les noyez, vous les faites mourir de faim et de froid, vous les donnez en pâture aux chiens." ⁽²⁾

Et cependant, les mœurs s'étaient adoucies. On connaît cette affreuse loi de Lycurgue : " Lorsqu'un enfant vient de naître, il faut délibérer d'abord de sa vie ou de sa mort : s'il est d'une complexion vigoureuse, il vivra ; s'il est faible ou mal conformé, on le jettera dans le gouffre du mont Taygète."

Plutarque nous apprend que les pères se mon-

(1) Dupanloup, *ibid.*

(2) *Apolog.* IX.

traient fidèles observateurs de cet arrêt infâme, et approuve leur conduite au nom de la philosophie.

La loi des Douze Tables était plus inique encore. Elle faisait un commandement au père de tuer lui-même son enfant sans délai, lorsque cet enfant naissait difforme : “ *Puerum, pater cito necato* ” ; et le sage Sénèque, comme s’il eût voulu justifier une telle morale, écrivait cette inconcevable parole : “ Nous tuons un bœuf dangereux, et nous noyons nos enfants, s’ils naissent débiles ou contrefaits : ce n’est pas colère, c’est raison, c’est se débarrasser de l’inutile.” (1)

Il y a loin, n’est-ce pas, de cette théorie barbare à la pure et bienfaisante doctrine de l’Évangile ? Il y a loin de ces sentiments du philosophe païen, à l’héroïque tendresse de cet homme qui fut le père de tant d’indigents ; qui, au milieu des ténèbres, parcourait les rues de la grande capitale de la France, afin de recueillir sous son manteau, et de réchauffer sur sa poitrine les enfants abandonnés. Mais pourquoi anticiper ? Nous dirons bientôt les prodiges de dévouement et les actes sublimes qui remplirent la vie de saint Vincent de Paul ; il nous faut jeter encore un regard sur les mœurs de l’antiquité.

Il y avait des pays où l’on tuait les vieillards pour en délivrer la société, et les délivrer eux-mêmes du fardeau de la vie. Les incurables étaient abandonnés

(1) “ *Trucem atque immansuetum bovem cœdimus... Liberos quoque, si debiles, monstrosique editi sunt, mergimus. Non ira, sed ratio est a sanis inutilia secernere.*” (*De la colère, I. XIV.*)

à leur triste sort, et le *divin* Platon, dans un de ses dialogues surnommés immortels, rend hommage à Esculape qui n'a pas voulu se charger de prolonger l'existence des sujets radicalement malsains. Pourquoi les secourir en effet? Pourquoi les prendre en pitié? "Cela n'est avantageux ni à eux-mêmes, ni à l'Etat." [1]

Aussi, interrogez les écrivains qui nous ont raconté l'histoire de ces longs siècles; prêtez l'oreille aux poètes chantant les glorieux exploits de leurs grands hommes, et les merveilles de leurs villes superbes: pas un ne vous parlera d'un refuge pour la misère, d'un hôpital pour les malades, d'un hospice pour les vieillards. Qu'ils nous citent donc un prince admettant à ses festins des ignorants et des pauvres! Qu'ils nous montrent un prêtre portant les chaînes d'un forçat! Les vestales étaient parfois immolées dans les calamités publiques; en vit-on jamais une seule se dévouer au soulagement des pestiférés?

Il y eut des hommes qu'on appela divins; d'autres à qui leurs victoires valurent le beau titre de pères de la patrie... nul ne fut surnommé le père des orphelins et des pauvres.

Le paganisme peupla l'Olympe de dieux et de déesses, il ne sut pas y trouver une place pour la Charité! Comment eût-il pu le faire, messieurs? Il en ignorait le nom, il n'en avait pas l'idée. [2]

(1) *De la République*, liv III, trad. de Cousin, t. IX, p. 171.

(2) " Il est curieux et triste de remarquer que le mot *Humanité*, ce mot si grand parmi nous depuis le christianisme, *Humanitas*,

Sénèque enseignait que " la miséricorde est un vice de l'âme ; " [1] et Cicéron, dans un plaidoyer célèbre, disait " qu'il n'y avait qu'un sot ou un naïf, pour être compatissant. " [2]

" L'homme, a dit avec raison M. de Champagny, n'est devenu charitable que dans le christianisme. C'est au nom de la foi, c'est sur la parole du Christ, c'est aux exhortations de l'Eglise, c'est par la main et sous la conduite de l'Eglise que la charité s'est faite. " [3]

Vous savez ce qu'étaient les esclaves : des hommes qu'on assimilait à des choses, que l'on vendait, que l'on torturait, que l'on crucifiait par caprice et par plaisir. Pour eux, aucune jouissance, aucun droit. Devant les lois, ils ne pouvaient ni plaider, ni obtenir justice, ni être époux, ni pères. Ils ne vivaient que pour souffrir ; les brutes elles-mêmes n'étaient point

ne voulait dire le plus souvent, chez les païens, que politesse, bonnes manières.....et que *Charitas*, ce nom devenu si sublime dans la langue chrétienne, ne signifiait presque jamais chez les Grecs que la bonne grâce et l'élégance, et chez les Romains, dans les derniers temps, l'attachement qu'on a pour ses proches et ses amis." (Dupanloup, Ouv. déjà cité, p. 72.)

(1) " Misericordia anima vitium est." (*De la Clémence*, liv. II, 4, 5.)

(2) " Neminem misericordem esse nisi stultum et levem." (*Pro Murena*.)

(3) *La Charité chrétienne dans les premiers siècles de l'Eglise*, p. 376.

si cruellement traitées. Pour exprimer leur abjection profonde, la langue latine créa les expressions les plus barbares. ⁽¹⁾ Le maître pouvait sans crainte assouvir sur eux toutes ses féroces passions. Un mot de sa part suffisait pour les envoyer au dernier supplice.

—Une croix pour cet esclave, lisons-nous dans Juvénal.—Mais par quel crime a-t-il mérité ce châtement? Où sont les témoins? où est la plainte?—Il n'a rien fait; n'importe. Je veux qu'il meure, je l'ordonne: ma raison, c'est que je le veux:

Sic volo, sic jubeo, sit pro ratione voluntas. ⁽²⁾

—Et c'est ainsi, messieurs, que nobles, sénateurs, philosophes et poètes traitaient des millions de créatures douées d'une âme immortelle. Rappelez-vous que le Sénat de Rome ne permit jamais aux esclaves de porter un habit spécial: il craignait qu'ils ne vinssent à se compter, et que de ce moment, l'ordre public ne fût compromis.

Je ne poursuivrai pas ce navrant tableau. Cependant, il faut bien signaler encore les combats de gladiateurs, ces délices du peuple romain. Représentez-vous ces jeunes hommes pleins de force et de vie, la fleur de l'Afrique, de la Germanie et de la Thrace. Ils venaient dans le cirque saluer César avant de mourir: "*Ave Cesar, morituri te salutant;*" puis ils s'en allaient lutter contre d'autres hommes,

(1) *Plagipatidæ, ferritribaces viri.*

(2) *Juv.*, VI, 219-223.

ou des bêtes furieuses. Et la foule battait des mains, lorsqu'elle les voyait tomber baignés dans leur sang !

Quelles mœurs, grand Dieu ! et quel abîme où viennent s'engloutir les plus beaux sentiments de l'âme humaine !

J'en ai dit assez, messieurs ; il me tarde de vous faire contempler un spectacle plus honorable pour l'humanité, et plus consolant pour nous. Ce temps de dégradation profonde, et d'humiliant égoïsme ne devait pas durer. Il était résolu aux conseils éternels que, dans le cours des âges, brillerait une ère de réhabilitation pour les pauvres, les enfants, les malades, les vieillards et les esclaves. Un autre enseignement mille fois plus sublime que celui de l'antique sagesse devait retentir dans le monde ; les peuples, régis par des lois saintes, éclairés d'une lumière plus pure, édifiés par d'héroïques exemples, parleraient une langue nouvelle, et produiraient des actes d'un dévouement inconnu.

Déploie maintenant tes ailes, ô Charité divine ! descends sur notre terre, et permets nous de contempler d'un regard attendri, le cortège de tes œuvres admirables.

IV

Un jour, dans une ville où Rome avait envoyé avec ses aigles victorieuses un de ses proconsuls ; sur une route autrefois foulée par les pieds des prophètes, et dont les peuples devaient plus tard baiser avec respect la poussière, cheminait péniblement un homme

entouré d'une populace en délire. Chargé d'un ignoble fardeau, il gravissait une montagne, où une vieille tradition plaçait le tombeau du père des humains. Épuisé par les innombrables coups de fouet qu'il avait reçus, il succombait souvent le front contre terre, et ses bourreaux le frappaient alors avec la plus féroce cruauté. Quelques femmes, qui le suivaient de loin dans sa marche douloureuse, pleuraient de pitié ; pour lui, il souffrait tout sans proférer une plainte. Il était tout couvert de sang : il y avait du sang sur sa blonde chevelure, du sang sur son visage, du sang sur tous ses membres ; et cependant, ses traits conservaient toujours leur majestueuse beauté. Encore à la fleur de l'âge, condamné au supplice le plus infâme, il s'en allait mourir.

Vous demandez son crime ? On ne pouvait lui en reprocher aucun. Il passait pour le fils d'un ouvrier modeste. Né pauvre, il avait longtemps vécu caché, gagnant humblement sa vie dans une de ces boutiques, que le premier des orateurs romains vouait au mépris.

Plus tard, les foules s'étaient précipitées à sa suite, car il guérissait les malades, nourrissait ceux qui avaient faim, donnait sans jamais recevoir, défendait et chérissait les petits enfants.

Une doctrine incomparable tombée de ses lèvres avait étonné les grands, et fait tressaillir les humbles d'espérance. Il avait proclamé heureux ceux qui souffrent et qui pleurent, prescrit l'aumône, commandé la bienfaisance envers tous les hommes ; et un jour, à une pauvre femme qui s'était dépouillée

de sa dernière obole en faveur de l'indigence, il avait promis une gloire impérissable.

Voilà l'homme qui devait régénérer le monde et le transformer, et c'était pour accomplir cette grande mission qu'assimilé au plus coupable scélérat, et au dernier des esclaves, il montait au Calvaire, en portant sur ses épaules meurtries une lourde croix.

L'ingrate populace osait l'appeler un séducteur. Plusieurs cependant l'avaient salué du titre de prophète ; quelques-uns lui donnaient le nom de maître et d'ami mais bientôt, l'univers allait tomber à genoux, et dans la personne de ce condamné, adorer Jésus-Christ, son sauveur et son Dieu.

Au sommet de la montagne, on le crucifia.

Sa mère qui était une vierge, ne l'avait pas quitté ; mais au milieu de ses larmes et de ses angoisses, elle n'embrassa que le pied de sa croix. La pauvreté eut plus de gloire que la Vierge ; elle monta sur le gibet pour partager à la fois l'ignominie et le triomphe du crucifié. ⁽¹⁾ Et en effet, depuis ce moment, elle put s'appliquer la parole du Christ : elle attira tout à elle. Elle devint, pour ainsi dire, la reine du monde ; ni

(1) C'est l'idée exprimée par Dante dans sa *Divine Comédie*, lorsqu'il célèbre le mariage de saint François d'Assise avec la pauvreté :

..... dove Maria rimase giuso
Ella con Cristo salse in su la croce.

Lorsque Marie resta au pied de la croix, elle (la Pauvreté) y monta avec le Christ. (*Il paradiso* cant. XI.)

les trésors, ni les palais ne lui firent défaut, elle eut même ses ministres et ses ambassadeurs.

Les apôtres s'élancent à la conquête des nations, en prêchant la charité, et leurs discours font bientôt oublier, et la philosophie de Socrate, et les lois de Lycurgue, et les harangues de Cicéron.

Blâment-ils la richesse? Non, mais ils soufflent au cœur des riches la compassion et la générosité; et les champs et les maisons se vendent, on leur en apporte le prix qu'on dépose à leurs pieds, pour le soulagement des malheureux.

Prétendent-ils bannir d'ici-bas l'indigence et la misère? Jamais, mais ils font du pauvre un frère, en le proclamant un membre souffrant du Sauveur des hommes. Les petits, les méprisés, tous ceux qui gémissent, voilà ceux vers lesquels ils tendent les bras avec amour; ils les appellent leurs fils, se font même mendiants pour eux, et l'on entend saint Paul proclamer en présence des Césars, ce grand principe de la charité chrétienne: " Il n'y a plus ni Gentil, ni Juif, ni Grec, ni Barbare, ni Scythe, ni Romain, ni libre, ni esclave, ni vaincu, ni vainqueur: vous êtes tous les élus et les amis de Dieu! "

" Souvenez-vous, disait-il, de ceux qui sont dans les fers, comme si vous étiez avec eux. Souvenez-vous de ceux qui souffrent, étant vous-mêmes dans un corps sujet à la souffrance. Avec les petits, abaissez-vous, pleurez avec ceux qui pleurent; remplissez les devoirs de l'hospitalité. Si votre ennemi a faim, donnez-lui à manger; s'il a soif, donnez-lui à boire :

ne vous laissez point vaincre par le mal, mais triompez du mal par le bien.”

Et lui-même, donnait le premier, l'exemple. Il offrait sa vie pour ses frères, et d'une main chargée de chaînes, écrivait pour solliciter le pardon d'un serviteur coupable. ⁽¹⁾

Doctrine sublime qui, désormais, inspirera tous les philosophes chrétiens, et que nous recueillerons sur les lèvres de tous les Pères de l'Eglise !

Entendez-vous Lactance, le précepteur des fils de Constantin, qui se fait le défenseur de l'innocence et de la faiblesse ? “ Nous n'accorderons jamais qu'il puisse être permis de faire périr les enfants nouveaux-nés. Dieu leur a donné des âmes pour vivre, non pour mourir.”

Saint Jean Chrysostôme enseigne aux riches que “ faire l'aumône est le premier et le plus honorable des métiers.”

“ Il y a des maîtres, il y a des esclaves, dit saint Augustin. Voilà deux noms divers ; mais ce sont des

(1) On ne saurait trop admirer cette touchante lettre de l'Apôtre : “ Je vous conjure, disait-il à Philémon, pour mon fils Onésime que j'ai engendré dans mes liens. Je vous le renvoie ; recevez-le comme mes entrailles..... Peut-être vous a-t-il quitté pour un temps, afin que vous le receviez, non plus comme un esclave, mais au lieu d'un esclave, comme un frère très cher. Accueillez-le donc comme moi-même. S'il vous a fait tort, s'il vous doit quelque chose, imputez-le moi.” (*Ep. à Philémon.*)

hommes, et encore des hommes ; leur nom est le même.”⁽¹⁾

La charité a donc tout changé, et saint Grégoire de Nysse énumère les titres de sa gloire, en l'appelant : “ le lien de la vie, la mère des pauvres, l'institutrice des riches, la nourrice des orphelins, l'infirmière des vieillards, le trésor des indigents, le port commun de tous les malheureux ! ”⁽²⁾

Oui, le port commun de tous les malheureux !

Je vois l'Eglise naissante fonder un ordre sacré pour le service de l'indigence, et à mesure qu'elle étend son empire, elle élargit son cœur. Elle organise des collectes et des aumônes ; elle atteint le malheur partout où il gémit pour le soulager ; bénit les veuves qui se dévouent aux œuvres de miséricorde, et dans tout l'empire, ses enfants, comme le dit un pape,⁽³⁾ se connaissent à deux choses : à la communion eucharistique, et à l'amour des pauvres.

L'ABBÉ BRUCHÉSI.

(à continuer)

(1) De Champagny, ouvrage déjà cité, p. 203.

(2) *De l'amour des pauvres.*

(3) Saint Clément.

AVIS.

Nous prions les personnes qui n'ont pas encore payé le montant de leur abonnement aux "Nouvelles Soirées Canadiennes," de vouloir bien nous faire tenir ce montant sous le plus court délai possible.

Nos abonnés ne devront envoyer d'argent, par la poste, que par lettre enregistrée.

LOUIS-H. TACHÉ,

ADMINISTRATEUR,

Québec.

NOUVELLES SOIREEES CANADIENNES

COMITÉ DES COLLABORATEURS.

L'HON. P. J. O. CHAUVEAU,

J. C. TACHÉ,

L'HON. A. B. ROUTHIER,

ERNEST GAGNON,

ARTHUR DANSEREAU,

HECTOR FABRE,

OSCAR DUNN,

N. FAUCHER DE ST-MAURICE,

LOUIS-HONORÉ FRÉCHETTE,

BENJAMIN SULTE,

ARTHUR BUIES,

ALFRED GARNEAU,

JOS. MARMETTE,

NAPOLEÓN LEGENDRE,

M. J. A. POISSON,

A. ACHINTRE,

JOS. TASSÉ,

L'ABBÉ J. C. K. LAFLAMME,

L'ABBÉ BRUCHÉSI,

A. N. MONTPETIT,

L. P. LEMAY,

E. GÉRIN,

A. GÉLINAS,

ALPH. LUSIGNAN,

T. P. BÉDARD,

PHILÉAS HUOT,

J..A. CHAGNON,

EUD. EVANTUREL,

J. B. CAQUETTE,

THOS CHAFAIS,

J. E. PRINCE,

JAS. PRENDERGAST.

